

Le mont des Aiglons

Abdelkader Raho

Le mont des Aiglons

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13473-4

Prologue

Obstiné par un gigantesque mont ; un homme vieilli, mais plein de courage, va le défier. Depuis son jeune âge, ce personnage rêvait un jour de pouvoir l'escalader ; mais le temps et surtout la disponibilité lui ont manqué. Mais voilà, qu'au dernier terme de son existence ; cette opportunité va se présenter enfin. Dans ce duel implacable entre ces deux antagonistes ; la lutte sera rude. Le vieux, enhardi par cette passion ensorcelante, sera également confronté à ses souvenirs, ses cauchemars. Et dans ce théâtre psychique ; dans le silence des hauteurs ; le vieux fera sa propre psychanalyse. Si l'escalade s'annonce mordante ; les actes, refoulés dans le subconscient du vieux, se révéleront cruels, tout au long de cette ascension redoutable.

Chapitre I

Retour au village

Je me souviens, comme si c'était hier, du premier jour où l'on m'a appelé le vieux, mais dans un terme plus poli. « El hadj », terme très usité par les musulmans pour mieux caractériser une personne âgée. J'avais soixante ans à l'époque. C'était un marchand de légumes, il m'avait rendu la monnaie en me disant : « Tenez El-hadj ! ».

Aujourd'hui, j'ai soixante-dix ans et je me sens vraiment vieux. Le vieux, l'âgé, El-hadj, tonton, papi, et puis encore ce qualificatif que je retrouvais comme une insulte : « Sénile ». J'étouffais dans la ville d'Oran, dans cet appartement étroit. Comme tous mes enfants étaient partis vivre ailleurs, je n'avais pour intendante que ma pauvre femme. Flétrie et usée, elle s'ennuyait entre la chambre à coucher et la cuisine qui ne l'attirait plus comme avant. Souvent, elle allait voir sa fille à Mostaganem et revenait plus meurtrie, car sa fille ne menait pas une vie de château.

Alors je pris la décision de retourner vivre dans la maison de mes parents. Une vieille maison rustique dans le village d'Aghlal, mais elle avait l'avantage d'être sur un pied de terre et cela m'éviter les contraintes de monter les escaliers. Ma femme n'était pas d'accord, mais elle s'y inclina parce qu'elle ne voulait pas vivre seule. Et puis elle m'avoua : « Je ne peux te laisser seul dans un village où tu as perdu tous les repères. » Elle avait certainement

raison, car en nous installons dans le village, presque tous mes amis d'enfance n'étaient plus là. Certains étaient morts, d'autres partis vivre ailleurs. Je ne retrouvais que peu de connaissances.

Le village se trouvait, dans une cuvette, entouré de montagnes rocailleuses. Mais le trait particulier se caractérisait par le mont des aiglons qui se dessinait dans le ciel, au sud-ouest du village. Pareille à une sorte de tête de cheval qui se dressait dans le fond du ciel. Particulièrement saisissant, surtout au moment du coucher du soleil, où l'imagination laissait naître des sensations bizarres.

Ma femme qui, n'étant pas originaire du village, se retrouva bien seule ; mais elle s'intéressa à l'élevage de l'aviculture. Le vieux poulailler ancestral subsistait encore au coin de la cour. Je l'ai encouragée en lui achetant deux poules et un coq. Elle a voulu aussi élever des lapins, mais je l'en ai dissuadée en prétextant que ces bêtes étaient de gros herbivores.

En somme, nous avons vite fait de nous adapter au climat rural et à son environnement. Toutefois, je n'avais nullement retrouvé mes vrais amis d'enfance. Néanmoins, un seul demeurait encore dans ce village que je retrouvais fortement abandonné. Il s'appelait Ali. Autrefois forgeron ; aujourd'hui, il gère une cafétéria. Malgré son âge, il parvenait à l'exploiter avec l'assistance d'un jeune serveur.

De toute façon, je considérais que ma nouvelle résidence m'offrait un avantage appréciable que celui de vivre dans un appartement. Ali m'avait rapporté que le maire n'était pas originaire du village. Mais très puissant. Il ajouta que : C'était un homme qui ne possédait pas les qualités ni les compétences pour présider le village. Mais tu comprends, des gens bien placés l'ont parachuté à ce poste suprême. Alors, il est « intouchable. » Je lui ai demandé : « Pourquoi les gens, enfin les habitants ne réagissent pas à tout cela ? » Il se prit la tête dans les mains et me lança : « Tu comprendras plus tard ! » Puis il changea de sujet.

Cet hiver-là était rude. Dans ce Bourg, la rigueur du froid était plus mordante que dans la ville. Mais nous étouffions nos grelottements dans des couvertures de laine. Cependant, nous jouissions

de l'avantage d'un air pur ; et puis l'espoir de retrouver un printemps radieux. L'hiver, la campagne, la solitude ; tout cela m'avait en quelque sorte rapproché de ma femme. Je prenais le temps de l'écouter et elle se sentait plus en confiance.

De ma fenêtre, je pouvais distinctement apercevoir ce mont gigantesque. Que ce soit dans le brouillard matinal ou au coucher du soleil ; il était là. Dressé majestueusement dans le décor du paysage et qui semblait défier le monde tout entier.

Même, quand je rejoignais la cafétéria, il était là. Il ne me lâchait nullement. Son spectre me torturait partout où je me trouvais. Il m'envoûtait. Ma femme, qui avait remarqué cette obsession, était effrayée. Et, un jour, elle me l'avoua avec une certaine pointe d'agacement ;

– Je sais à quoi tu penses en scrutant ce monstrueux mont des aiglons ; et je sais aussi tes intimes intentions. Je te connais depuis longtemps...

– Et alors ? Tu crois que je ne pourrais pas le faire. C'est ça ! Tu penses que je suis vieux et que je ne pourrais jamais l'escalader. C'est bien ça ! dis-je.

– Non, pas de la façon dont tu présentes les choses, mais il y a un peu de vrai dans tout cela. Tu es vieux Mohamed ! Tu ne pourras jamais l'escalader. C'est trop tard ! Oui, un peu trop tard pour ton âge.

Je ne voulais pas entrer en conflit avec ma femme. Elle ne me comprendrait pas. Aussi, m'abstenais-je de lui répondre ; préférant me réfugier dans mon habituel mutisme. Une manière à moi, d'échapper et de minimiser des polémiques inutiles. C'était son opinion ; et j'en avais la mienne. Mais je considérais qu'il subsistait un peu de juste dans son analyse. Toutefois, je n'en étais pas convaincu.

Durant toute la période hivernale ; je n'étais qu'un être ambulatoire, sans âme ; presque perdu dans ce village.

La nuit, le fantôme du mont peuplait mes cauchemars. Il était là ; il a toujours été là, durant toute mon existence. Autrefois aussi,

quand j'étais encore en activité ; il se manifestait que ce fût dans mes rêves ou dans mes cauchemars. Il a été toujours là : dressé, fier, et arrogant. Mais à cette époque, je me débattais dans l'engrenage infernal de mes activités professionnelles et mes responsabilités familiales. Cependant, lui, il fut toujours là.

Mais le temps s'est écoulé et me voilà à nouveau devant ce provocateur. Je l'escaladerais même si je devais y rester. Je pense que ma vie n'aurait aucun sens si je ne le faisais pas. Ce serait comme si je n'avais pas existé.

Tout au long de cet hiver, je dus refréner mon ardeur pour ne pas y aller. Je connaissais mes forces et lui aussi le savait. Et il m'a semblé qu'il se faisait plus provoquant durant cette période. Toutefois, je ne tombais pas dans son piège. « Tu attendras mon cher, car ce serait un combat injuste, inégal entre nous. Tu attendras comme moi que le printemps arrive. Alors là ; nous serons sur le même pied d'égalité. » J'aurais préféré l'été, mais tout comme toi, mon impatience est à bout.

Chapitre II

Je me lève. Le soleil est haut dans le ciel. C'est le printemps. Les oiseaux chantent et mon cœur se serre. Plus question de tourner autour du pot. Plus question de reporter à demain ce que je dois faire maintenant. Aujourd'hui, c'est le 29 mai. C'est un jour de défi. Je dois y aller. Il n'y a que moi et ma petite vieille femme. Elle me regarde et ne dit rien. C'est comme si elle devinait mes soucis. Elle ne veut rien dire, car elle n'a rien à dire. C'est fini. C'est décidé. Je dois y aller. Je dois affronter ce redoutable mont. Plus rien ne peut m'éviter mon destin.

J'enlace cette corde que j'ai tant caressée depuis. Et puis mes basquets tout neufs et mon survêtement made « In China ». Du toc, mais tout de même, qui me va bien. Je me sens parfaitement bien dans ma peau.

Il est neuf heures et la chaleur est terrible. C'est inouï, ce que le soleil monte très vite dans ce coin du pays. J'empoigne mon petit sac et je me retourne pour voir une dernière fois ma femme. Ah ! Mais non, elle s'agrippe. Elle veut m'accompagner. J'essaie de faire quelques réflexions, mais, sans grand enthousiasme. Elle me suit comme un chien, fidèle à son maître. Et nous marchons dans le silence. Je force l'allure. Mais elle tient le rythme. Quand nous arrivâmes au pied du mont ; il y a une multitude de gens qui sont au rendez-vous. C'est certainement Ali qui a vendu la mèche. Ils sont au courant. Ali parle beaucoup. Il a ameuté tout le village. Son café et lui. Je ne m'y attendais pas. Mais qu'importe ! Ce que je vais faire n'est pas honteux. Et s'ils veulent me voir à l'œuvre, c'est peut-être bien justifié. C'est une action noble et courageuse.

Premier jour

Ils sont tous là. On dirait une foire. La foire des curieux, des chômeurs et des oisifs. Je suis l'attrait, la bête étrange qui risque sa vie dans un pari insoutenable.

Ils sont là, éparpillés tout autour du mont. Certains parlent, d'autres agitent les mains, mais tous ont l'air d'attendre impatiemment le duel. Un vieil homme contre un mont redoutable et effrayant. Il faut du courage.

Le soleil brille au fond du ciel. La partie est du mont est ensoleillée, mais la partie ouest se trouve à l'ombre. Pour contourner ce mont fabuleux, ceci demanderait une bonne petite heure environ. Je dois l'attaquer sur la partie du flanc ubac. Cela m'éviterait de me retrouver sous les feux de cet ardent soleil.

Allez le vieux, il faut y aller ! Courage ! Tu as attendu longtemps pour voir ce jour. Allez, courage vieux !

Je monte présentement la pente légèrement glissante, tout humide de rosée. Je respire à fond, les senteurs des plantes sauvages m'enivrent. Je grimpe doucement en suivant un chemin en lacet, une demi-spirale pour me retrouver sur le côté ubac. Quelquefois, je jette un regard en bas : la silhouette de ma femme est si petite, une tache rouge dans ce paysage vert. Comme un coquelicot dans la plaine, songeais-je, en souriant.

Ce n'est que le début. Mes doigts parfois s'enfoncent dans la terre comme pour soupeser la force du mont. Ce sont juste ses racines, la plante de ses pieds. Courage, mon vieux. Le soleil monte toujours dans le ciel avec une rapidité insoupçonnée. Je grimpe toujours. L'escalade est encore aisée. La sueur coule sur mon front. J'ai les pieds qui me démangent. Mais je me sens fort. Parfois, je m'arrête et je prends un grand bol d'air, puis je poursuis mon cheminement. J'avance. Debout les pieds dans la terre, la pente encore légère. L'espace est pratiquement aéré. Pas d'obstacles encore. Le

temps passe, le soleil me fixe droit du haut du ciel. C'est une boule de feu. La pente se fait plus raide et je progresse en fournissant plus d'effort. J'avance en m'efforçant de ne pas penser à ma démarche. Alors je songe parfois à des choses anciennes. Puis, quelquefois, je jette des cris comme pour me donner du courage ou pour oublier ces souvenirs. Mais indépendamment de ma bonne volonté, je me retrouve piégé dans l'enchevêtrement de mes pensées. Je songe à mes enfants qui ne viennent plus me voir ; et je me dis : « Ils ont d'autres préoccupations et, peut-être, pas de temps. Bof ! Je ne leur en veux pas... mais tout de même, ils peuvent venir au moins le jour de l'Aïd. » Je chasse cette pensée et aussitôt une autre s'installe. Soudain, quelques abeilles tournent autour de moi. Je dois être en plein dans leur vivier. Il faut vite que je me dégage du coin. J'essaie de ne pas faire de gestes brusques. Mes mouvements sont lents. C'est un bourdonnement fou. Une multitude d'abeilles foisonnent dans l'air. Du calme vieux. Ce ne sont pas quelques petits insectes qui vont te faire peur. Allez avance, active ton pas, vieux ! Ne les taquine surtout pas. Oui, comme ça. Ne regarde pas derrière toi. Tout est devant toi. Comme la mort qui t'attend à la fin de ta vieillesse. Comme ce redoutable mont qui te regarde avec dédain. Allez avance, tu n'as rien à perdre ! Que t'importerait-il de mourir maintenant, dans ton acharnement contre ce mont, ou dans dix ans ? Rien... tu ne gagnes rien. Alors courage vieux ; ta femme est là, en bas ; elle te survivra. Elle est plus jeune que toi, et à encore du temps à vivre. Puis elle a ses enfants.: « C'est que je n'ai pas vécu, j'ai toujours été sous stress, avec ce travail repoussant et les problèmes relatifs à notre subsistance même. » Finalement, nous n'avons pas eu le temps de vivre, songeais-je. Sinon, tout n'aurait été que peines. Comme les animaux, pensais-je, comme des animaux qui ne vivent que pour se nourrir. Et leur combat, c'est uniquement la survie. Nous sommes pareils finalement, nous vivons que pour survivre.

Je grimpe maintenant. J'assure ma montée en m'aidant de mes mains. La pente est agressive. Je rencontre de petites roches